Zeitschrift: Le pays du dimanche Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 2 (1899)

Heft: 75

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248890

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche

PAYS

POUR TOUT AVIS et communication s S'adresser à la rédaction du Pays du dimanch :

Porrentruy

TÉLÉPHONE

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DIMANCHE

LE PAYS 27me année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année

LE PAIS

Souvenirs militaires

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

J'ai pu voir en réalité la bataille de Wagram. depuis le rempart de la Waringenstrasse dépendant du faubourg de Rossau, où je me trouvai parmi la foule des bourgeois, sans que ceuxci se doutassent que je fusse un français.

Le 6 juillet, le soleil s'était levé radieux, et rien ne restait de l'orage de la veille.

Ma vue perçante se portait sur les deux châ-leaux à l'extrémité nord du rayon circulaire. Les dragons wurtembergeois étaient aux prises avec ceux de Latour- Taxis, d'ancienne réputation : leurs casques à peu près semblables fai-saient craindre qu'ils ne s'entretuassent dans la mèlée ; le canon retentissait de minute à autre, on voyait la mèche flamber sur la pièce, et la détonation s'en suivre quelques instants, selon l'éloignement. Spectacle majestueux, imposant!

Ce même jour à dîner on nous servit de la tripaille mal accomodée. Sur l'observation que je crus devoir faire, l'aubergiste dit sur un ton d'arrogance que c'était trop bon pour nous ; qu'on aurait cette fois ci une revanche complète ; que sous peu tout changerait de face, et que le sort en déciderait.

En rentrant, je trouve devant l'hôtel un fiacre dans lequel était un jeune officier de cavalerie blessé au talon ; il demanda de quoi satisfaire son appétit ; je vais droit à la cuisine, d'où j'apporte un rôti de veau, du pain et du vin.

Feuilleton du Fays du Dimanche 5

Par une nuit d'hiver

Il courut longtemps. Puis il s'arrêta de force; sou cœur battait à rompre sa poitrine, il étouffait. Il tendit l'oreille; toujours le silence. Alors il s'adossa à un arbre et il voulut élucider ses idées, se faire un plan, deviner un refuge. Le vol d'une orfraie l'interrompit. En-suite une vieille souche qui craqua. Chaque bruissement le faisait tressaillir. Soudain un ef-fort violent froissa des feuilles sèches; sans doute le chevreuil tant attendu avait quiitté sa retraite, se frayait un passage. Le malheureux n'y pensa même pas. un être vivant l'avoisinait : il s'enfuit de nouveau.

Le second jour le canon ronflait encore vers le milieu de la nuit ; l'un des guides du prince Berthier arriva porteur d'une dépèche dont il demanda récipissé que je lui fis et signai ; en lisant mon nom, il dit : « Comment, vous êtes François Guélat fils de l'avocat ? Nous sommes aussi de Porrentruy, je me nomme Gœtschy, fils du relieur. » Comme j'avais gardé souvenır de lui, je le désignai par son sobriquet, (*) ce qui le fit bien rire ; il servait déjà depuis l'an 1X (1798)

Le traisième jour, dans l'après midi se confirma le sublime dévouement du brave colonel du 14º régiment de chasseurs à cheval, le comte Lasalle qui, à la tête de ses soldats enfonça le centre des carrés autrichiens et décida la victoire.

On sut de même que le général Lacour de la division Morand avait succombé, mourant au champ d'honneur. On ramen: ses restes à Vienne où M. Delachastre lui sit faire de brillantes obsèques.

Je revis, non sans éprouver de la peine, Céfelt voltigeur au 61°, se trainant à l'aide de béquilles ; un obus avait éclaté entre ses jambes. Il jouit de la solde de retraite chez nous en ce moment.

Le 14 août, une terrible explosion venue de l'arsenal couta la vie à bon nombre d'artificiers, dont des membres tombèrent jusque dans la cour de l'hôtel.

Cet événement n'empêcha pas la continuation des préparatifs de la fête de l'empereur Napoléon qui se fit le lendemain avec solennité.

Dans la journée je passais devant le château impérial. Me détournant, j'aperçus le corps du bataillon de Neuchâtel à table, j'entre sans facon et quelques uns d'entre eux de connaissance, me firent asseoir.

L'unisorme était vraiment distingué, drap sin couleur orange, cols, revers et parements roses. Desorangers plus que séculaires étaient ran-

Il s'épuisa encore. Ne pouvait-il donc atteindre l'orée du bois ? se trouver sur la route, grande ouverte, où l'on n'a qu'à marcher devant soi ? Tant de fois il s'était jeté à droite, à gauche, il devait pourtant toucher la lisière. Et toujours des buissons, des taillis, des chemins croisés par d'autres chemins, toujours l'inextricable dans cette forêt qu'il parcourait depuis son ensance, depuis qu'il braconnait surtout, et qu'il croyait connaître aussi bien que les belettes et les écureuils.

A la fin, il dut le comprendre : dans ses fuites éperdues, il s'était égaré. Il eut un instant de désespoir fou. Mais à quoi

bon ? Contre le mal il ne gardait qu'un remède : se reposer un peu et chercher quelque point de repère qui lui permit de se diriger.

Toujours dans l'ombre, il s'assit et soupira : ses membres se crispaient douloureusement

gés dans leurs caisses le long de la salle ; au milieu et au dessus d'un superbe fauteuil de velours cramoisi placé sur un gradin, se voyait le portrait de Napoléon dans son cadre doré; une idée me survient, je quitte ma place et m'y étaler aux ris joyeux de tous.

J'avais écrit au colonel du 37° pour l'infor-

mer de ce que je faisais, et le prier de me donner des nouvelles de mon frère dont j'étais depuis longtemps privé.

Ayant communiqué cette lettre à M. Delachastre, il n'hésita pas à me dire que mon colonel avait raison et qu'il me voulait du bien.

Alors je pris conég de Mada ne. de leur pe-tit Alphonse, de Breslauer sujet prussien attaché au bureau, et de Leclerc.

Je laissai M. Delachastre content de moi et

moi de lui.

(*) Des ûës frâs (des œufs frais)

Ce digne homme ne tarda pas à me rassnrer Je conserve la lettre autographe que j'en reçus, dont voici une copie :

Armée d'Allemagne

4me corps 3me division an camp de Jacpitz le 5août 1809

4me corps 3me division an camp de Jacpitz le 5août 1809

* J'ai reçu la vôtre du 31 du mois dernier par la
quelle vous prévenez que vous étes employé chez
M. le commandant de place du faubourg Rossau â
Vienne. Vôtre frère se porte bien, il travaille chez
l'officier payeur. Vous êtes chez un commandant
de place. Vous y êtes beaucoup mieux qu'au régiment; néanmoins je vous engage à rejoindre de
suite, si vous voulez avoir de l'avancement, ou travailler au bureau de l'officier payeur.

« Il est vrai que vous ne recevrez pas au régiment
d'aussi forts émoluments que chez le commandant
de place parce que le corps n'est pas asussi riche
que la ville de Vienne; mais vous aurez un grade
et un emploi stable, au lleu que ce vous avez actuellement n'est que trop précaire.

« Vous me dites que vous êtes estropié de la main
gauche, du coup de feu que vous avez reçu le 21
mai, cette blessure ne vous empêche pas d'écrire.

« Vous ne pouvez vous dispensez de rejoindre
pour travailler au bureau ain d'embrasser la partie de l'administration militaire; quojque blessé,
vous ne pouvez vous retirer de l'état militaire; à votre âge, il vaut beaucoup mieux con.inuer à servir-

Je vous salue

Le colonel du 37e régiment

sous la fatigue et l'excès de l'émotion nerveuse. Et cette souffrance du corps comptait pour peu - à côté de celle de l'esprit. Chaque vérité sinistre profitait de ce moment d'accalmie pour se dresser, implacable. Oh! la femme torturée par l'attente, tuée peut-être par l'horrible nouvelle ! et l'enfant quasi perdu ! et, désormais, tout une vie de misère avec un mort sanglant à son avoir quel bouleversement! quel écrasement !tout cela pour cet acte d'une minute !... Le corps affussé, les poings serrés. le masque grinçant, Simon répétait :

Faut-il que j'aie eu ce malheur! Faut-il que j'aie fait cette folie !

Pendant ce temps, les nuages achevaient de s'amonceler dans le ciel noir. Ils se roulaient avec lourdeur. Enfin leur masse opaque passa devant la lune qui s'eteignit comme si un mauvais ange soufflait dessus. L'homme se leva d'un M. le général Neigre s'offrit de me faire par-tir avec un détachement d'artillerie dirigé sur

le point où j'allais. (')

Je sortis de la capitale de l'Autriche avec un ancien caporal du 18º de ligne ; no us arrivâmes à Stokrau dans la soirée.

Le lendemain étant seul, je vins dans l'après midi à Hollabrunn.

Logé dans une maison assez propre, (la cage ne nourrit pas l'oiseau).

Une vieille célibataire me reçut d'un air renfrogné; j'attendais qu'elle m'offrit quelque chose : elle ne souffla mot,

Ma patience à bout, j'inspecte de l'œil l'appartement au rez-de-chaussée, un buffet neuf, la clef dans la serrure se présente à moi, je donne un tour, et c'est là qu'elle s'avance et fait mine de m'empêcher : je me débarrasse d'elle et m'empare d'une carafe de vin blanc, d'un

rôti et d'une miche de pain.

Un peu confus d'un succès remporté sur cette mégère pour me venger de sa ladrerie, voyant passer des soldats, je les invite à venir partager ce repas inprovisé; en peu de d'instants on eut tout mangé. Ensuite je voulus connaître la chambre à coucher, qui n'était autre qu'un taudis où une paillasse était sur les carreux. Ne demandant plus d'explications je quittai pour trouver l'autorité qui me dit : « Elle n'en fait pas d'autres, allez de ma part à l'auberge, ce sera à ses frais. » J'y fus reçu et bien

J'abordai le camp de Jacpitz le 21 août, sur le coup de midi. Je revois avec un plaisir indicible mon frère, qui de suite me conduisit à la tente du colonel lequel m'accueillit fort bien, et nous accompagna chez M. Legay Pierre Toussaint, pour me présenter comme employé au bureau du quartier maître. (*)

Feuille de route

Armée d'Allemagne 37me régiment de ligne Place de Vienne

En verta des ordres du colonel Route que tiendra le nommé Guélat, Pierre François soldat au dit régiment pour se rendre à Znaïm ou environs, où se trouve son corps Partant de Vienne le 19 août ira le même jour à

le 20 « à Hollabrunn

le 20 « à Znaïm destination Aux lieux de passage ci dessus désignés, le logement et les vivres seront fournis conformément aux lois et règlements militaires.

A Vienne le 19 août 1809.

Le commissaire des guerres Signé H. Saugé Vu au bureau de la place Stokrau le 19 août 1809. Pour le commandant de place Signé Cuchet-

(*) Voici les noms : Mitre, d'Aix (bouches du Rhône) ser gent. chef.

Valérin. de Mørseille
Garouille, Pierre

« vend de

« venu de Turin Maurice. de Bar-s-Ornain (Meuzos) et des fusilliers de la garde impériale. Villot, de Paris (Seine) de même. Guélat, Beat François Martial de Porrentruy (Ht-Rhin) volontaire.

bond et retomba atterré. Dans cette forèt brusquement enténébrée, où essayer maintenant de poser le pied ? Faudrait-il donc demeurer là cloué jusqu'à l'aube, cette aube tardive que devançaient les travaux du village ? C'était laisser le gendarme arriver. A cette pensée le malheureux frémit. Bien en vain, pour sûr, aucun mouvement ne lui était possible. Il devait attendre que le voile de nuées eût au moins une fissure. Il resta donc tantot ravagé par son angoisse, tantôt livré à une sombre torpeur,

Autour de lui, c'était le grand silence, le si-lence des nuits, le silence des solitudes, que le vent trouble sans l'interrompre. Tout à coup un bâillement rauque perça ce silence, monta de ces ténèbres. Simon frisonna depuis les pieds jusqu'à la racine des cheveux. Car. en même temps que la voix rauque soupirait, deux lueurs s'étaient allumées dans l'obscurité, deux petits

Nous étions occupés à tenir les contrôles par bataillon, compagnies, y enregistrer les mutations survenus par décès, promotions ou changements de corps.

Le sous lieutenant Rameau de Besancon, était celui à qui était confié le mémorial du régiment, livre destiné à recevoir l'historique des faits propres à mériter récompense. Ce livre était proprement écrit. sans tache, ni rature, ni renvoi; on ne le voyait que rarement

En ce qui concernait le régime, le cuisinier du colonel M. Olivier, d'Arles, (Be du Rhe) fort dans l'art culinaire nous servait la dessserte de la table de l'état-major.

Les vivandières tenaient pension de sous-officiers: nous avions une maison au village, pour y coucher debout dans une meule de foin.

On passait la soirée assez agréablement dans les cabanes du camp faites en paille, sur une ligne parallèle des deux côtés, au sommet d'une montagne où toute la division Molitor était placée par ordre de brigade, à la suite l'une de

Le vin n'y manquait pas ; les fourriers, dont mon frère était du nombre, avaient obtenu du fournisseur un tonnelet en sus des rations : il en était de même pour certaine quantité de pain du plus pur froment.

Après un conte fait à plaisir, on se passait la godinelle que l'on vidait, chacun à son tour, et quand le sommeil venait appesantir la tête. on

se retirait sans indisposition.

C'est ici place pour raconter ce que j'ai vu d'un soldat de la 4º du 3º, du nom de Petitmangin, d'un appétit vorace, tel que son frère receveur général des finances à Mayence (Mont-Tonnerre) lui faisait donner quatre rations par jour.

Cet homme, d'une taille au dessus de la moyenne, a avalé sans répit sortant de manger; trois pains de munition et bu à l'avenant six litres de vin, dans le court espace d'une heure, sans paraître rassasié, ces sortes de gens sont

vraiment à plaindre.

On expédiait les actes mortuaires d'après déclaration de deux témoins ; si je n'eûsse à temps opportun donné de mes nouvelles, on devait rédiger le mien. On était occupé de celui d'un lieutenant de grenadiers du 3º bataillon qu'une balle avait traversé de part en part, entrée dans le creux de l'estomac et sortie par le dos. lorsapprit qu'il était radicalement guéri; un sergent de la 3º du dit bataillon a eu de même une blessure qui lui a valu l'hôtel des Invalides, sans autre perte de membre apparent. (')

Je fus obligé d'envoyer à la maison un certificat de présence, pour empêcher des menaces de garnisaires, à cause de mon engagement pour

le 50° rop précipité. Le 1 septembre u septembre une lettre de de mon père me fut remise, en voici la copie :

(*) Devinez, car je n'ose dire par respect humain.

flambeaux verdatres, d'une expression féroce et, Simon n'en pouvait douter, distants de cinquante pas peut-être, les deux flambeaux le regardaient.

De quel repaire surgissait-il, cet ennemi inconnu ? Il n'avait besoin, lui, ni de guide, ni de lanterne. Il ne savait pas qu'un crime saignait encore, il ne cherchait pas à saisir le coupable. Tout simplement, il avait faim. De la tanière où peut être, sa famille bâillait aussi, il avait humé l'air de la forêt, flairé dans la bise quelque chose de bon à se mettre sous la dent. Maintenant la proie était trouvée, choisie : il n'y avait plus qu'à attendre le moment de l'entamer.

Une balle restait dans le fusil, Le braconnier allait-il tirer ? se révéler ? se dénoncer ? appeler ceux qui le cherchaient sans doute ? Pourtant il n'hésita pas. Entre une arrestation possible et une mort certaine, le choix se fait vite. De

- · Porrentruy le 31 août 4809, Mon cher fils, j'avais adressé à M. Gauthier votre colonel
- « une lettre de recommandation pour vous et
- « votre frère, j'en ai reçu la réponse comme « suit :

Au camp de Jacpitz le 27 août 1809.

Au camp de Jacpitz le 27 août 1809.

Monsieur, j'ai reçu celle que vous m'avez écrite le 5 de ce mois pour me recommander vos deux fils qui sont au régiment que je commande. Béat travaille au bureau de l'officier payeur, car je n'ai qu'un bureau pour le régiment ; l'autre fat ainsi que vous le savez blessé à la bataille d'Essing le 21 mai ; il est bien guéri de sa blessure qui est à la main gauche, mais je ne l'ai pas revu depuis. Il travaille chez un commandant de place à Vienne, ce dont je suis bien fâché, car j'aimerais mieux qu'il fût au régiment où je manque de sujets pour faire des fourriers et des secrétaires. S'il y était, il aurait déjà un emploi, ce qui serait plus avantageux pour lui que d'être secrétaire chez un commandant de place qui sera supprimé un de ces quatre matins et ilse trouvera sans emploi ; celui qu'il aurait au régiment serait moins lucratif il est vrai, mais il serait sûr et beaucoup plus avantageux pour lui, en ce qu'il le conduirait à son but qui est d'avancer en grade et encore à un autre grade.

Je n'ai toujours pas de nouvelles de M. Joly. Depuis qu'il a quitté le corps, je n'en ai plus entendu

gradé.

Je n'ai toujours pas de nouvelles de M. Joly. Depuis qu'il a quitté le corps, je n'en ai plus entendu
parler.

Croyez, Monsieur. que je ferai pour vos fils tout ce
que je pourrai pour leur avantage etvousêtre agréable. J'ai l'honneur etc.

Le colonel du 37e signé

Gauthier.

(A suivre.)

MENUS PROPOS

Signaux sonores des phares. - On ne se contente plus de perfectionner l'appareil lumineux des phares. Ce n'est pas tout pour ceuxci d'avoir des yeux, la civilisation leur prête maintenant une voix.

Le nouveau phare d'Eckmuhl, le premier, a été doté d'un appareil sonore à grande portée Les Marseillais, jaloux des Bretons, viennent d'installer sur leur phare de Planier une sirène à voix particulièrement stridente, qui, par les temps de brume, avertira au loin les navigateurs.

La machine marche à l'aide de l'air comprimé. Cet air est emmagasiné d'avance, de manière à ce que l'appareil puisse être mis en jeu dès qu'apparait la brume. Les sons de la sirène sont renforcés par une trompette. La noteémise est le mi du troisième octave, note relativement grave. On a calculé que les sons graves s'entendent mieux au loin que les sons aigus.

Les phares de Planier et d'Eckmühl sont les mieux outillés de France, et prennent rang parmi les meilleurs du monde entier.

La mort de la presse. — Le mot est fort. Et pourtant, après quatre siècles et demi d'exis-

ses mains raidies tremblotantes, rebelles, Simon souleva son arme comme il put ; visa d'un regard enfiévré, nuageux, tira... Les lueurs verdâtres disparurent, mais sans aucun hurlement de douleur. Au bout de quelques minutes, elles s'étaient rallumées : l'effroi de la bête avait cessé, sa faim durait toujours.

L'homme fouilla précipitamment dans sa poitrine, ne trouva rien, fouilla de nouveau, plus terrifié encore. Aiors, il se souvint. Ah l'oui, pendant qu'il guettait le chevreuil, il avaitchargé son fusil et, pour le recharger plus promptement au besoin, il avait posé les balles près de lui, sur le quartier de roc. Et puis le pas d'Antoine s'était lait entendre, le drame avait commencé. et, là-bas, dans le fourré, près de la clairière, les broussailles gardaient, oublié, le . sac aux chevrotines.

(La suite prochainement).